

en écho.



[insoumission et littératures]
à la Librairie du Québec
2014

introduction.

Hélène Frédérick

À l'origine de cette résidence, il y avait la volonté de créer un espace d'échanges. En compagnie d'autres lecteurs et auteurs, je souhaitais inventer un pont de mots, un passage entre des littératures de continents éloignés ayant, entre autres partages, une langue. Il y avait le désir d'une échappée, de faire se croiser des regards et des réflexions, l'envie d'explorer des œuvres sous un angle particulier, qui se voulait englobant et sans entraves : l'insoumission.

Isabelle Gagnon, à la direction de la Librairie du Québec, a tout de suite accepté avec enthousiasme que ce lieu parisien dédié à la littérature et à l'édition québécoises héberge le projet, notre projet. Chaque écrivain approché s'est prêté au jeu avec générosité : se plonger dans l'univers d'un auteur de là-bas, et venir discuter de sa lecture avec le public au cours d'un échange convivial.

Prolongeant nos discussions en trace écrite, littéraire, que nous pourrons tous relire et approfondir, les auteurs ont accepté de produire un texte à la suite de ces rencontres, librement inspirés de la lecture de leurs homologues.

Ainsi vous trouverez dans ce recueil, comme autant de regards d'auteurs portés sur d'autres auteurs, des textes de Bérengère Cournut (Hervé Bouchard), Nicole Caligaris (Sylvain Trudel), Éric Pessan (Daniel Danis), Anne Terral (Martine Delvaux), Dominique Fabre (Réjean Ducharme) et enfin Alban Lefranc (Jacob Wren).

Bonne lecture !

Je suis née quasiment normale au bord d'une grande ville, mais il me semble infiniment plus exact de dire que je suis née contente dans un village de France.

Née contente

Bérengère Cournut

La preuve ? J'ai commencé à rire très tôt. Dès mon premier trajet en voiture, entre la maternité et le village en question. Guerville, nom martial mais à mes yeux seul univers valable pour un enfant français de zéro à quinze ans. Et riant en y débarquillant, je ne me trompais pas : les premières années de ma vie y furent ibidylliques. Ma mère m'appelait son cadeau, mon père taisait le fait que j'étais son diamant. Il me couvait d'un œil attentif – presque patient. Pour mon frère aîné, je n'étais sans doute qu'un embernement supplémentaire, mais comme il était rieur aussi, il riait avec moi. On ribiliait du matin au soir ! Il venait de se prendre une torbignole pour une raison qu'on ne savait pas ? « Pleure pas, chiri, pleure pas... Tout est à boire ! » je lui disais, farceuse d'à peine trois ans. Il ravalait ses larmes, et ribiliait avec les autres. Ha ha !

On a passé une grosse dizaine d'années comme ça, à rire de tout, de rien. Du chien qui nous croquait les joues, les bras,

et que mes parents ont fini par foutre dehors ; du chat que je promenais en poussibête et qui avait l'air d'aimer ça ; des canards qui bouchaient le ruisseau en bas du jardin et qui un jour ont histrinondé la vieille voisine. Il y avait aussi les grosses bagnoles de mon père, qui roulaient plus vite que les sous sur notre compte en banque, et les travaux dans la maison, partout, tout le temps – tacatacatac des week-ends entiers, dans le sous-sol, sous la charpente, entre deux escabillers. Pendant ce temps, ma mère ne cessait pas d'invitouiller et dans la cuisine, c'était toujours cling clang, une casserole contre l'autre, des tantes, des oncles, des amis, qui avaient beaucoup de choses à raconter et qui, eux aussi, ribiliaient très fort. Ha ha !

Le dimanche après manger, un rayon de soleil venait souvent lécher la table, les mirettes de la tarte à la tomate et les ficelles suçerotées du rôti. On était nombreux, on était repus – on était heureux. Avant que la fureur des discussions ne reprenne, mon père se sauvait souvent à la pêche ou aux champimignons. Une jeune tante, mon frère ou moi avions parfois l'infirme honneur de le suivre. En forêt ou au bord de l'eau, pas question de rire : on guette, on épie, on sumerveille. Mais là encore – ha ha ! – on était heureux, subheureux.

Autant vous dire qu'après un dimanche comme ça, les semaines passaient toutes seules. Dans un rayon de cinq cents mètres, je trouvais nourbice aimante et maîtres affables. L'école était un plaibisir, j'avais ensuite pour moi les lavoirs et les chemins, parfois le petit bois derrière chez nous. La seule qui me gâchait parfois quelques

heures de mercredi était la propof de piano. Une grande toute sèche, avec les dents en visière de menton. Elle me disait parebêcheuse, insursolente, et me tirait des aqualarmes à chaque fois. Pourquoi ne lui ai-je jamais filé un coup de saton ? C'aurait certainement fait rire les copains. Ha ha !

À part cette vieille peau, je n'avais à Guerville que de la bonne compagnie. Mon grand-père faisait chez nous des séjours prolongés, durant lesquels il m'apprenait à recorsinaître les chats trop cuits (rapport à notre siamois aux extrémités noircies) et les mistigris (rapport au chat baschartreux qu'on a eu ensuite). Il y avait aussi la tante Thérèse, qui venait presque un week-end sur deux. Comme on l'appelait « ma tante », je parlais vorbilontiers de ma « ma tante ». « Ta tati », me corrigeait-on avec circondescendance. « Non, tati c'est ma nourbice... » « Alors, dans ce cas, on dit “ma tante” tout court. » « Non, parce que je parle de ma “ma tante” Thérèse... » Personne n'y comprenait plus rien, ça m'amusait beaucoup – ha ha !

L'été venu, la tante Thérèse m'emmenait passer des varvacances en Bretagne au sein d'un écheveau compliqué d'autres tantes et surtantes. Robe rose, short jaune, robe rose, pantalon bleu, robe rose, gilet en maille, robe rose, short en éponge... j'étais la petite poupée de tout ce beau monde. Ça durait ce que ça durait, c'est-à-dire quatre semaines, puis mes parents arrivaient, et c'était parti pour un autre mois de varvacances en Bretagne. Cette fois, mon frère était avec nous, qui plongeait héroïquement de la jetée... en Solex. Une torbignole en rentrant, puis on passait

à table pour la langouste. Je n'ai jamais compris pourquoi mon oncle finissait toujours avec une écumoire sur la tête, mais ça réjouissait les adultes – ha ha ! On était bons pour la sieste.

J'ai également connu quelques cybel-étés en Auvergne. Mon père y pêchait tout ses soûls, ma mère marchait dans les ronces, les moustiques, parfois les méséglises, mon frère chassait les filles au camping d'à côté. Pour ma part, je barbognais dans les rivières et faisais des pièges à mouche. Des amis étaient là avec nous, qui étaient quatre eux aussi, et avec qui nous ribilions, le soir, le matin, en faisant la vaisselle. À la rentrée, grâce à eux, qui n'habitaient pas loin, les varvacances recommençaient tous les week-ends - c'était la belle vie.

Puis un jour, mon père est mort. Mon frère avait déjà foutu le camp, Guerville ne faisait plus aucun bruit, ma mère et moi nous retrouvions seules dans la maison vide. Elle était brave tout le jour, mais la nuit elle pleurotait. « Fais pas ta loque », je disais le matin – pour rire. On ribiliait déjà plus qu'à moitié. J'avais onze ans, et un nouveau statut : orpheline. Est-ce que ça voulait dire : « Adieu, la née-contente » ? Non bien sûr, mais la vie d'adulte commençait un peu brutalement.

J'ai ouvert pour la première fois un livre de Sylvain Trudel en 2002, grâce au travail de Brigitte Bouchard, aux éditions des Allusifs. C'était *Du mercure sous la langue*. La langue! Première, formidable surprise. J'aime la littérature quand elle n'est pas passée à la javel de cette écriture

que nous appelons « blanche » pour éviter de dire morne, d'une blancheur, depuis soixante ans, qui a si bien lessivé l'oreille des lecteurs français – déjà qu'elle ne brille pas par son sens de la musique – que tout texte qui se présente sous une forme charnue plutôt que squelettique leur soulève l'estomac, toute parole intense plutôt que désinvolte leur fait pincer le nez.

Trudel, quand il écrit, n'a pas renoncé à écrire. J'admire cette écriture, succulente, solaire, ne puisant pas son verbe dans les articles des types qui ont fait des études, une écriture montée de la petite enfance, de l'invention des significations du monde, bercée au parler populaire, dont la langue est par elle-même un acte indocile, vigoureux, de cette vigueur que je cherche obstinément dans les livres et qui a l'air de n'intéresser pas grand monde chez les professionnels des lettres en France.

**La langue,
le souffle,
le mercure :
Sylvain Trudel**

Nicole Caligaris

J'ai parlé du son, j'aurais à dire sur les images, sur les évocations puissantes que Trudel niche à l'intérieur de ses tournures en faisant changer le lecteur de plan dans l'intervalle nul qui colle deux mots l'un à l'autre. L'homme a le talent de gauchir son récit, de le faire décoller pour exprimer le réel dans une autre sphère que celle de l'ordinaire à laquelle notre sensibilité s'émousse.

Son univers littéraire présente une cohérence remarquable, on retrouve un peu la même structure, un peu les mêmes motifs dans beaucoup de ses récits. J'y vois, comme dans le système des mythes, une écriture interne cachée sous l'apparence immédiate des histoires que ses textes racontent. Et, comme dans les mythes, c'est cette structure qui agit, c'est elle qui donne au récit son mouvement et son sens énigmatique, profond, un sens qui échappe aux décisions de son auteur parce que s'y jouent les forces et les tensions archaïques de la condition d'homme.

L'enfance, chez Trudel, est l'âge héroïque de l'humanité. Relié aux beautés, aux vérités idéales, au monde des essences, l'enfant est chaman, sorcier animiste, pas encore tout à fait tombé dans les filets de sa culture, il croit en la beauté, il la fait à son idée, quelles qu'en soient les conséquences. Dans cet âge d'enfance, le monde est un cercle comme le décrit le pendule de Paul Klee, dont l'élan supprime la nécessité et, l'affranchissant de la pesanteur, lui fait dessiner la forme pure. Adaptés à ce cercle, les hommes dans ce monde pourraient être sphériques, unifiés, heureux et parfaits.

Aussi déconcertant que ça puisse paraître, ce ne sera pas le cas.

L'un de ces motifs réguliers qui traversent les récits de Trudel est le duo. Modèle passionnant, le duo, il compose un être à la fois uni et double, il exprime l'utopie, la sphère recréée, comme dans les magnifiques noces des deux garçons du *Souffle de l'harmattan*, mais il exprime en même temps la division, le sacrifice.

Ange sans pouvoir, l'adolescent porte en lui le désastre : un mal le touche, révélant que la corruption était à l'œuvre dans le paradis lumineux, un mal qui prend volontiers la forme d'un cancer mais qui peut aussi se manifester par le crime, par la noirceur, par la violence à laquelle aboutit le croupissement de la foi. La chute précède la faute, chez Trudel, le corps doit venir à sa pesanteur, à son défaut, à sa mortalité.

Toujours en arrière-plan, d'une présence problématique comme sa vie, l'homme adulte est domestiqué par le mensonge des religions ou de la mercatique qui lui ont fait renoncer à ses dimensions, à ses soifs d'absolu qui ont tendance à se transformer en soifs alcooliques. Anesthésié, sans cause pour le soulever, diminué par son poids, par ses limites, par le manque interne qui le constitue, gardé à l'écart de l'intensité, de l'enchantement du monde dans lequel il bouge, où nulle action ne porte la nouveauté, l'adulte reste amèrement cloué à une vie qui l'a déchu, alors qu'il ne peut pas tout à fait renoncer aux vérités opaques que l'absolu faisait briller dans son enfance.

Les récits de Trudel sont construits autour de la sortie de l'espérance, vertu d'un passé catholique dont, auteur de sa génération, la mienne, il s'est placé hors de portée. Reste le lien magique, l'écriture, qui établit la relation à l'essentiel, à « l'autre côté des choses » ; reste, avec Trudel, l'espoir du poétique, l'énergie d'une langue inventée pour transmettre, à l'intérieur du prosaïque, quelques traces de beauté.

« Tout à coup, loin devant moi, est apparue une petite noirceur plus noire que la nuit, une noirceur en forme d'homme, et j'ai reconnu le profil qui avançait sur ses jambes typiques. C'était mon Habéké jamais dévoré, Habéké mon type typique. Quand on s'est retrouvés dans la cendre de la lune, une île a surgi des ténèbres autour de nous, une belle île de lumière. Dans cette île qui n'avait jamais vu d'hommes, j'ai vu l'espoir des désespérés qui se cherchent un pays sans mémoire où planter leur arbre de vie. »

Le Souffle de l'harmattan.

« La vie terrestre lui paraissait d'une absurdité grandissime, surtout cette avilissante nécessité de manger pour vivre, d'ingurgiter

et de digérer d'autres créatures pour se maintenir dans l'existence, et Luc désirait se faire l'émule des plus admirables chamans qui savaient mourir à leur corps pour renaître à leur simple essence. »

Terre du roi Christian.

« Un matin, je fis mes ablutions dans le gave d'Oloron et le délectai de ses eaux argentées. Assis sur une pierre, je déjeunai [...] Les nuages bas coulaient vers le fond de la vallée et tiraient au-dessus de ma tête la longue traîne du ciel bleu. Il allait faire beau. / Je plongeai une dernière fois mes lèvres dans la cascade et me mis en marche vers l'amont, par les sentiers qui contournaient les pics. Une centaine de mètres plus loin, derrière un rocher, je découvris un chamois qui pourrissait dans le torrent. »

Zara ou la mer noire.

« Au commencement, l'univers naquit d'une forme de feu, une boule de lumière blanche. Puis ce globe enflammé engendra des êtres primordiaux : le premier homme était rond comme le ciel ; la première femme

était une vierge engrossée par les vents prisonniers de l'outré de son ventre. Et moi je suis venu au monde deux fois, et les deux fois j'ai souffert et j'ai saigné. »

Zara ou la mer noire.

« Au milieu de la cohue, je ressentais avec violence le magnétisme désespéré des religions, car Dieu hantait ces capharnaüms baignés de musiquette, où le peuple moutonnier se rameutait pour se bercer d'histoires abracadabrantes et pour se convaincre qu'on l'aimait et qu'on l'avait choisi parmi les multitudes. L'éternel dieu trompeur, je le devinais dans tous les regards et dans le piétinement de troupeau de la foule, dans la rage des achats compulsifs, dans les fracas de fête machinale qui fusaient de la salle des billards électriques. »

La Mer de la tranquillité.

En lisant Daniel Danis je me suis d'abord rendu compte que je l'avais déjà lu. Je connaissais un texte, « Le pont de pierres et la peau d'images » publié par l'École des loisirs, que j'avais acheté et lu parce que le titre m'intriguait et que j'avais le désir d'écrire du théâtre pour la jeunesse.

**Les cailloux
et les rivières
parlent comme
les gens qui
passent**

Eric Pessan

MOMO

On ne comprenait pas nos langues.

MUNG

On comprenait nos yeux et nos mains.

On se parlait avec des gestes, avec nos yeux.

MOMO

Un pont.

Ça : un pont.

Ma mère inventait des ponts.

Moi aussi, je ferai des ponts.

J'étais heureux qu'Hélène Frédérick me propose de découvrir un auteur de théâtre. Je lis du théâtre, bien plus que je ne vais voir des représentations. Le texte de théâtre n'est pas une littérature fantôme, embryon du spectacle à venir, mais bel et bien de la littérature, complexe et dense, nourrie de poésies comme de récits, contradictoire. Définir le texte de théâtre serait un exercice fastidieux et vain, ou alors il faudrait s'en tirer par une pirouette : est nommé théâtre un texte publié par un éditeur de théâtre.

Ce qui frappe d'emblée dans les textes de Danis, c'est la langue : elle est puissante, évocatrice, elle ne se pose pas les questions du plateau (ou plutôt : elle inverse le rapport, c'est elle qui interroge le plateau, qui le met au défi de la recevoir), elle est à la fois terriblement concrète et métaphorique. L'oncle de « Terre Océane » est chaman, la langue de Danis l'est également, elle a métabolisé le ciel, la terre, les rivières et les cailloux, elle se tient sur le fil constant de la métaphore tout en n'oubliant pas de nous raconter une histoire : un enfant va mourir, une adolescente cherche son père et l'amour (« Le langue-à-langue des chiens de roche ») pendant que deux cent quarante-six chiens aboient, les présences du réel demeurent fortes et implacables, mais le réel est également le lieu où peuvent se rencontrer les êtres, même si cette rencontre sera toujours trop courte. En ce sens, le théâtre de Danis serait presque optimiste : en survenant la mort met fin à ce que son annonce avait engendré. **L'annonce de la mort future accorde une profonde humanité aux individus.** Sans cette borne, rien d'intense ne se serait produit.

... et je me rends compte que le passage intensif de Gabriel dans ma vie m'a mis en contact avec les présences du réel, ou en tous cas m'a permis d'être plus réceptif. Comme s'il avait interpellé, au profond de mon cœur, une tendresse oubliée. Jusqu'aux portes des autres mondes, il m'aura obligé à être attentif à l'autre, à des réels qui me renvoient à mes propres nuances.

J'ignore ce qui – dans la langue de Danis – procède de l'invention ou de l'usage d'expressions typiques québécoises, ce qui m'importe c'est que cette langue me **surprend**, me transporte, capte mon attention. Que cela soit lors des dialogues où lors des passages dont on ne se demande pas s'ils sont didascalies ou à dire, la langue de Danis véhicule de profondes images sans oublier la vraie sensualité du vivant.

Encore plus que dans le roman, la langue est la question centrale de l'écriture dramatique : comment faire parler les personnages pour que cela soit juste sans être plat, beau sans être artificiel. Dans le théâtre, c'est la langue que je cherche toujours, une langue qui échappe au naturalisme comme à l'effet. Danis invente sa langue, même s'il semble vouloir maintenant la dépouiller jusqu'à ne plus en conserver que des lambeaux épars (« La trilogie du flous »).

Du deuxième étage, Gabriel observe l'orage surnaturel. À travers les nuées de brouillard, de verts éclairs illuminent la réapparition des rondelles de merisier sur cette mer blanche fondante.

L'autre belle surprise des textes de Danis, vient du statut de la parole : tout ici est fait pour être dit, que cela soit dialogues, descriptions, pensées, orages, bruits du vent. C'est en entête de « Terre océane », il est précisé roman-dit, et je dérobe tout de suite l'idée à Danis. En 2011, je publiais « dépouilles », un texte de théâtre où je souhaitais que **les décors comme les déplacements et attitudes physiques des personnages soient dits**. C'est exactement mon projet que résume Danis dans sa formule laconique.

Roman-dit.

Je veux reprendre à mon compte cette invitation, parce que – peut-être – le plus important, c'est que chaque livre qui me touche me donne envie d'écrire et que – grâce à cette invitation – une pièce est en train de prendre forme. Encore une fois, donc, tendre un pont.

SIMON

Vos chiens sont malades, monsieur Simard.

LEO

Ils vivent leur souffrance pour s'ouvrir à la beauté de leur âme, mon petit gars. S'ils ont le corps malade, dans leurs yeux, on peut voir leur vitalité intérieure.

Vous ne me les enlèverez pas. Ces chiens-là sont des accidentés du temps, ils sont en contact avec l'invisible.

(les quatre citations sont extraites de « Le pont de pierres et la peau d'image » pour la première, « Terre océane » pour les deux suivantes, « Le langue-à-langue des chiens de roche » pour la dernière)

Car il y a la voie, celle du chemin de fer, et comment croire, ce jour-là, en plein après-midi, croire à la vérité de ce mouvement direct, cet élan qu'il aurait peut-être été possible d'arrêter si on s'était trouvé là, près d'elle, enfin c'est ce qu'on se dit depuis et chaque jour chaque nuit, en

boucle dans la tête et derrière l'objectif, pour ne jamais oublier d'y penser et de refaire son histoire comme on retourne la peau du désespoir afin d'en caresser tout le contraire ? Avec ce désir – il est inapaisable – de fixer ce qui a bougé trop loin, trop tôt, en brutal et en dur.

Car il y a aussi le départ dès l'annonce de la grossesse, l'évanouissement brusque du père, qui ne voudra rien reconnaître et surtout pas sa fille, et tout ce temps qui absorbe l'image de celui qu'on n'a jamais vu en vrai de vrai, pire qu'une éponge qui boit les années comme l'eau, touché jamais, respiré jamais, embrassé jamais, cet homme dont l'absence creusera loin dans le rouge du cœur et fera se déployer les mots du manque et de la colère, aussi ceux de l'attente souterraine chez celle qui ne cessera plus de s'interroger sur le pour quoi-pourquoi-moi.

**Car il y a
tous ceux
que nous
avons perdus**

Anne Terral

Car enfin il y a la voiture, une 403 grise, mal stationnée devant la porte cochère, et on ne sait pas à quelle heure ni pour quelle raison exacte son conducteur, retrouvé mort à l'intérieur, a pu la garer ainsi, tout de travers, au point de bloquer dès 6 heures du matin la sortie des habitants de l'immeuble en brique rose typique de la région. En apparence, il a agi sous le coup d'une précipitation, sûrement d'une douleur, quelque chose de fulgurant, s'est senti terrassé, et là aussi, si on s'était trouvé là, on se dit qu'on aurait pu, peut-être, qui sait, un geste a parfois tant de conséquences, on l'ignore soi-même ce pouvoir de l'humain en dépit des cours de secourisme pris dès l'enfance. Mais la réponse à ça, on ne la découvrira pas. Il n'y en a pas.

Car il y a tous ceux que nous avons perdus. Et tous ceux que nous continuons de chercher.

Car c'est sa sœur disparue que cherche Nan Goldin à travers le prisme démultiplié de ses prises de vue, à travers la crudité de vies secouées, réelles et toutes en chair sous la lumière d'un réflecteur, unique moyen d'attraper en faisant apparaître ce qui n'est plus, de saisir et de coucher l'autre sur papier glacé comme on se jette sur un corps choyé pour le protéger du danger imminent, aussi peut-être seule façon, violente, déroutante, de lancer un pied de nez à la mort, venue prendre celle qu'elle adorait, histoire de dire qu'on est plus fort que tout, pas vrai ?

Car c'est son père évanoui que cherche Martine Delvaux à travers ses récits sans pudeur, écrits de courage qui vont révéler de plein feu tous les chocs et remous d'une complexe relation à l'autre, tous les orages intimes dont on mesure d'autant mieux l'intensité quand on sait le vertige du vide à combler depuis l'origine, aussi la rage explosive qui se lit en ombre derrière la fronde féministe des essais et entre les lignes de son hommage à Goldin, photographe guerrière, gorgone au regard qui sidère... Oui, vif engagement sur la trace perdue qu'on voudrait retrouver, piste à l'indienne que l'auteure suit sans savoir où elle mène tout en devinant que le chemin conduit, quoi qu'il arrive, vers la constitution d'une œuvre qui ne pourra, cette fois, se dérober en rien... Qui viendrait nier la solidité d'une belle pile de livres ?

Car c'est aussi le père trop vite absent que je cherche à travers mes romans, comme on enquête avec méticulosité en scrutant les empreintes laissées dans la 403 à l'abandon, tiens de l'herbe pousse sous la pédale de frein, les signes au crayon sur les papiers du bureau à l'étage, et puis la marque en creux de bottes vert kaki dans le jardin encore tout retourné de frais – on voit les fourmis qui s'agitent, dérangées. Pareilles à ces mots qui ne cessent de graviter autour de ce qui n'est plus, de ce qui ne sera pas, de ce qui aurait pu être. Ces mots qui ne savent qu'inventer, effacer puis réinventer afin d'élaborer la surface neuve d'un paysage, lequel ne vibre alors que pour moi et le lecteur, aussi pour ce témoin fidèle qui m'accompagne en sillon de l'écriture, preuve par plus de mille

que j'existe malgré le blanc et que je n'ai pas fini de jouer au détective.

Car il y a tous ceux que nous avons perdus. Et tous ceux que nous continuons de chercher, rigoureux et insoumis à l'intolérable.

Et à présent, ce sont bien tous ceux-là qui nous rassemblent en écho, de part et d'autre de l'Atlantique, autour de l'épreuve instantanée et de la certitude qu'il s'agit de fixer, d'invoquer et de chanter sans fatigue pour que nos fantômes éclairent toujours un peu plus l'autre côté des murs et provoquent, surprise et ricochets, notre transparence.

Par où est-il passé le reste du silence ? je n'en ai vraiment aucune idée. Avec Réjean Ducharme on apprend qu'il est autour de nous, sur des miles et des miles, mais en tout cas à la librairie Québécoise, peut-être que le type a bien entendu quelque chose, si jamais on lui a fourni des oreilles magiques ou s'il a des dons de divination, ce qui ne m'étonnerait pas plus que ça, passé un certain âge, on a tous des visions. C'est le trop plein de vies et de mémoire qui sort. Avant, c'est seulement quand on fait la sieste à la crèche, ou tout petit enfant. Il y avait pas mal de gens autour de Réjean Ducharme absent à la librairie québécoise, des jolies filles aussi, quelques visages amis, Hélène m'avait donné rendez-vous dans un café pas loin avant pour qu'on se mette d'accord mais je m'étais trompé de station de métro. Je suis arrivé en retard. Réjean Ducharme est bien le genre à sortir son plan, je me suis dit, je le voyais avec une sorte de veste rouge en matière moderniste et probablement des lunettes de haute montagne autour d'une chaîne, mais bon, je ne sais pas pourquoi, on se fait les photos qu'on peut, et puis j'étais bien stressé déjà de m'être trompé de métro. C'est le geste de l'acte manqué. Les freudiens touchent tous le dur chômage de la vie dans le

**Par où
est-il passé
le reste
du silence ?**

Dominique Fabre

monde entier sauf en quelques endroits comme Paris, New York et Buenos Aires, donc mon acte manqué, fut un temps où, il aurait été intéressant d'en papoter alentour, mais bref, là, dans le métro, j'imaginai que Réjean avait affaire à Paris et se retrouvait parmi nous incognito à la librairie Québécoise, et puis, à un moment, n'y tenant plus pour une raison indépendante de nos volontés, soit il mettait les bouts en claquant la porte ; soit au contraire, pour se faire mousser et satisfaire une soif d'anonymat jamais rassasiée, il se mettait à poser à Hélène et à moi des questions tordues sur son œuvre. Nous donnons notre langue au chat. Bon, on fait quoi maintenant ?

C'est que Réjean est froissable facilement, à mon avis, Hélène me l'avait suggéré et je suis d'accord même si on l'imagine en grand mec baraqué avec un cœur ad hoc, grand comme ça. On parle peu de la sensibilité des hommes, lorsqu'ils le sont en tout cas. Elle leur donne parfois un air de vieil enfant têtue, ou gâté, ou de furieux, ils ont toujours besoin de preuves, comme quand on entend dire qu'il n'y a pas d'amour, l'amour n'existe pas, mais seulement les preuves d'amour. En attendant, ou sans plus les attendre, avec Hélène on a parlé de ces livres passés en entier à l'attendre, qui revient ou pas, qui n'a jamais été là, à l'écouter se déliter, en ravaudant dans les baraques, en bricolant pour des dollars qui sont durs à gagner, à compter, en faisant des montagnes de trésors inutiles comme les tas d'habits pas encore triés dans les Guerrisol et les arrivages d'Emmaüs, il adore raconter tout ça. Sa langue aussi, à Réjean, il en a fait des coutures, et des reprises pour la mettre en bon état

de marche, pour pouvoir tout raconter. Hélène m'a dit qu'il s'en est pris plein la tête par certain(e)s collègues, au Québec certains en avaient marre de sa statue, de sa stature, et peut-être que, là c'est moi qui l'invente encore, comme sa veste rouge genre kevlar pour la montagne et les grands froids et ses grosses chaussures cloutées, marre de son anonymat ? Réjean, ressemble enfin à quelqu'un quelque chose, à un auteur québécois qu'on connaît, tenez, le vlà, il habite là!

Et puis non. Fuck it. Tiens bon, jeune homme, laisse-les aimer ou haïr le beau vieillard que tu ne manqueras pas de devenir, tu auras une barbe fleurie et ton enfance brille déjà bien plus que la leur, moi je dis ça comme ça. Peut-être même que tu t'en tapes, Réjean, chaque jour un peu plus, ou plus loin, et lent. Ca a été une bonne soirée, grâce à toi. Merci Hélène, merci les libraires, merci Ducharme de nous avoir un peu rapprochés, nous tous, rue Gay-Lussac (ne pas descendre à Jussieu pour s'y rendre). Mais bon dieu, où ça ?

« Le divertissement fut découvert en 1852, lorsqu'un ivrogne, dansant pour des restes de table dans un établissement cossu, se décapita par accident sous les rires de ses bienfaiteurs. L'art, et toutes les ambiguïtés politiques qu'il entraîna, s'ensuivit peu après. »

**La paranoïa,
sa nécessité,
ses puissances**

Alban Lefranc

On ne sait pas ce qu'il s'est passé, on ne le saura jamais. Demeure qu'un jour, Jacob Wren a lâché la bride à son fou.

Tout paraît simple au premier abord. Quelqu'un parle à la première personne et ce JE nous dit des choses très simples sur l'état du monde aujourd'hui.

Que les États-Unis et la CIA mènent dans de nombreux pays une politique atroce, qu'ils sont responsables de la mort de millions de gens depuis 1945, que selon toute probabilité leurs nombreux crimes, dûment documentés, resteront impunis, voilà des choses banales, des choses que nous savions, des choses avec lesquelles nous avons l'habitude de vivre. Alors quoi ?

« Ce n'est pas parce que les gens pensent que c'est "la meilleure chose qui soit" que le capitalisme reste fort. Il reste fort parce que les gens pensent qu'il n'y a "pas d'autre choix". (La politique étrangère américaine s'en est assurée.) »

Rien de nouveau donc, sauf que l'auteur, sans jamais quitter l'étroit chemin qu'il a défini, sans jamais glisser dans le roman naturaliste ou la démonstration pontifiante, par glissements successifs, collisions et transbordements, nous fait sentir à la fois l'atrocité de la situation et son étrange, son très inquiétant pouvoir comique (on retrouve cet alliage chez Kafka par exemple). L'humour : politesse du désespoir. On pense aux formules de Deleuze/Guattari dans leur livre sur Kafka : « Politesse du schizo, ivresse à l'eau pure. »

« Et puis un jour l'idée m'est venue - je ne me rappelle pas dans quel contexte - que je pourrais me présenter aux élections. C'était une idée complètement nouvelle, étrange, un peu comme de penser que je pourrais me réveiller demain et découvrir que je m'étais magiquement transformée en blatte géante. En d'autres mots, elle m'est apparue comme la chose la plus invraisemblable qu'on puisse imaginer. Bien entendu, il y avait encore des élections et des partis politiques, et à mesure que le temps passait, l'idée faisait son chemin. »

C'est un des premiers moments du livre où j'ai hurlé de joie. Après Debord, et avec des moyens très différents, en allant chercher du côté de *La Métamorphose*, en injectant une toute nouvelle puissance dans ce devenir-cafard de Gregor Samsa (auquel la tradition nous a

habitué, qu'on a mis dans un coin de notre esprit ou de notre bibliothèque ; en voie de muséification en quelque sorte), Wren nous rend sensible la farce absolue qu'est devenue la démocratie formelle. Devenir cafard de celui qui serait assez fou pour prendre cette dernière au sérieux. Rilke nous invitait à faire des objets (des poèmes mettons) avec notre angoisse. Wren, avec notre paranoïa, plus ou moins aiguë, plus ou moins délirante, produit des situations.

« Un théoricien du complot apparaît sur le pas de porte d'une famille dysfonctionnelle et d'habitude les conséquences sont embarrassantes. »

Là aussi, on peut penser à Kafka, à sa capacité à faire surgir un monde à partir d'un squelette de situation narrative, et à en déployer toutes les potentialités. C'est un père et une fille, un théoricien du complot et une famille, ou tout aussi bien « un enfant jamais né » : « Ce texte a été écrit par un enfant jamais né. Vous pourriez penser que, n'étant jamais né, je serais amer ou malheureux, mais vous aussi vous auriez tort. » Passe aussi en coup de vent dans les pages l'auteur du livre ou un de ses avatars : « J'ai écrit le livre que vous tenez entre vos mains et ça m'a attristé de voir en allant sur Amazon.com que non seulement il n'est pas en stock, mais qu'en plus personne ne l'a jamais commenté [...]. » Wren s'empare de tout, rien n'est en-dessous ou indigne de devenir matière première.

Dans ces notes décousues sur Wren, il faudrait faire une place à son anti-lyrisme absolu, redoutablement efficace. Je

n'ai pas pu aller voir l'original anglais, mais en traduction française (par Christophe Bernard), on tombe là-dessus : « elle veut quitter ce mariage et retourner à une existence où les interactions sont plus ironiques et bénignes. »

Toutes les citations sont extraites de *La famille se crée en copulant* (Le Quartanier, 2008). *Le Génie des autres*, paru en 2007, est magnifique aussi mais je l'ai prêté à un ami. On a toujours très envie de prêter les livres de Wren, qui ne ressemblent à pas grand chose (voire rien) de ce qu'on connaît.

remerciements.

Je voudrais chaleureusement remercier la Région Île-de-France et la Librairie du Québec pour la confiance et l'aide qu'ils m'ont accordées. Un grand merci également à tous les auteurs qui ont accepté l'invitation et sans lesquels l'aventure n'aurait pu être possible : Bérengère Cournut, Nicole Caligaris, Éric Pessan, Hyam Yared, Anne Terral, Dominique Fabre et Alban Lefranc. Un merci tout particulier à Isabelle Gagnon pour m'avoir d'emblée donné carte blanche, à Justine Latour pour le visuel, à Marie Noëlle Blais, Guénaël Boutouillet et remue.net pour leurs généreuses et efficaces communications, et à Pierre Senges pour ses idées, son soutien, sa présence. Enfin merci aux gens du public qui, en assistant et en participant à ces échanges, leur ont donné un sens.